

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Qué foutu temps, nom de Dieu! Qué foutu temps pour la saison! Depuis l'année de la guerre, en septante, le vieux cul-terreux n'avait vu sécheresse pareille.

Et pourtant, foutre, elle aurait rudement besoin de boire un rude coup, cette bonne nourrice de terre, autrement, le fauchage et la moisson, ça ne va pas rouler, crédieu!

Ah, si on était en Anarchie, ça serait une autre paire de manches : le ciel aurait beau vouloir ne pas lâcher son robinet, on dégotterait bien de l'eau pour gargariser les sillons. Ben oui, cré pétard! Au lieu de perdre son temps à faire des métiers dégoûtants et inutiles tels que troubades, sergots et larbins, on s'occuperait à des turbins aussi agréables qu'utiles. Une fois la cochonne de distinction du tien et du mien foutue dans le lac, y aurait plus de vermine à soigner, ni de mistoufles à se faire entre soi. Or donc, les bons bougres mettraient carrément la main à bibeloter ce que la naturel refoulerait à faire. Ainsi on ferait la nique à la sécheresse avec des masses de travaux d'irrigation et de puits artésiens; on pourrait même user de la dynamite (désormais inutile contre les jean-foutre) pour crever les nuages et leur chopper la pluie de force.

Pour se dépêtrer de l'excédant d'eau, des travaux de nivellement et de drainage feraient le joint.

Mais, macarel, on n'est pas encore à un si beau temps. En l'attendant venir, le père Barbassou va jacasser un brin de deux fermes chouettelement organisées, qui perchent au pays des Angliches.

Les tuyaux qui vont suivre, c'est la ménagère qui les a apportés du marché de la Barthelasse: c'était sur un canard bourgeois qui avait servi à envelopper une douzaine de sardines de baril.

La ferme en question est la plus grande de l'Angleterre: ce diable de domaine de Witcall, près de South dans le comté de Lincoln, tient toute la commune du même nom, plus un bon morceau de la paroisse de Welton-the-Wold.

Cette bougresse de ferme contient 2.175 acres (l'acre vaut je crois 50 ou 60 ares) dans lesquels sont plantées 38 piôles, ce qu'il y a de plus rupin, ça s'appelle des cottages. C'est là que perchent les gas de la ferme, au nombre de 93. A ce personnel pas ordinaire, faut ajouter trois forgerons et deux charpentiers, établis avec leurs compagnons dans des ateliers richement bien aménagés. Le travail est fait par des machines de toutes espèces; un chemin de fer traverse l'exploitation et la relie directement au réseau le plus voisin.

Faisons un tour aux étables, et vingt dieux, nous allons voir qu'elles sont bougrement bien garnies: 3.500 moutons, 360 bêtes de race bovine, 90 canassons, 230 porcs sans compter le proprio, - foutre, ils ne sont pas prêts de disparaître les jambons d'York dont se gavent les aristos!

Les principales productions du sol sont le froment, l'orge, l'avoine et les navets.

Sans doute y a pas les primeurs et les fruits qui poussent au soleil de notre midi; y a pas non plus les grappes galbeuses de la Bourgogne et du Bordelais. Mais, vietdaze, faut bien des navets pour faire la soupe, - comme il faut du piccolo pour se rincer la dalle.

Toujours en Angleterre; une garce de ferme des plus espatrouillantes, c'est une qui perche dans un patelin baptisé Hargham, - le diable m'emporte si je sais ousque c'est ! Là, c'est pas des navets qui y poussent: c'est du gibier!

Ben oui, du gibier!

Sur les 2.900 acres d'étendue qu'a la dite ferme, 45 sont en taillis; un étang rupinskoff entouré de collines est farci de canards sauvages. L'année dernière on a fait venir plus de 2.000 poules faisannes, et les œufs sont recueillis avec bougrement de soins; 600 poules sauvages se baladant dans les bois; pour ce qui est

des lièvres et des lapins je préférerais qu'on me coupe la chique que d'être obligé de poser à chaque un grain de sel sous la queue.

Pour vous donner une idée du trafic qui se fait dans cette baraque, il me suffit de dire aux camaros, que, bon an mal an, on vend 12.000 pièces de gibier à plume.

Puisque j'en suis à ces sacrées fermes spéciales, faut aussi que je bavasse de celle du Puget-Sound, au pays des dollars, dans les Amériques. Là, c'est la volaille que l'on fait pousser.

Et la broche peut tourner, pécaïré! Les couveuses à vapeur ne chôment pas: 100 mille poules, 30 mille dindons, 8 mille oies, 13 cents canards, plus une foultitude de pigeons.... Qué concert, qué roucoulement, qué pialement, doit faire cette marmaille! Ouais, je m'en bouche les oreilles, rien que d'y penser.

C'est cette ferme de 1.200 acres d'étendue qu'approvisionne les marchés de l'Orégon, de San Francisco, de Sacramento et de New-York, les plus grandes villasses des États-Unis.

«Mais, pourquoi diable, vont dire les camarluches, ce sacré père Barbassou nous jaspine-t-il ces histoires?».

Dame, je vas subito vous le dire:

C'est que, nom d'un foutre, je reluque déjà le jour ou les campluchards ayant foutu cul par dessus tête, la vieille guimbarde, - ne connaissant plus ni impôts, ni rentes, ni hypothèques, ni rien de même farine, feront de la commune anarchotte une grande ferme, kif-kif celles dont je viens de jaspiner.

Car, ces putains d'exploitations de Witcall, de Hargham et de Puget-Sound n'ont qu'un tort, - c'est d'engraisser la vermine propriotte et de ne pas appartenir aux bons bougres.

Le jour ou ce sera arrivé, - et ce jour-là n'est pas si loin que ça, bondieu! - on peut déjà se rendre compte que c'est pas la bonne boustifaille qui manquera.

Y a des bons fieux, pas méchants pour deux liards, mais farcis de gnoleries bourgeoises, qui rengainent: *«Et si tout le monde veut bouffer du poulet, comment vous y prendrez-vous en anarchie, pour contenter tous ces goulus?».*

- Eh bien, mon bon, on fabriquera des poulets! Par le temps qui court, c'est pas plus difficultueux que de faire pousser des pommes de terre; s'agit simplement de s'organiser en conséquence.

Et la haut, les gas de Saint-Marsal, qui vous empêchera d'agencer un truc de ce calibre? Avec vos grains de mil et de seigle, ça vous sera simple comme bonjour d'élever des ribambelles de volailles. Ensuite, après vous être réservé la bonne part, vous distribuerez le surplus aux bons bougres qui feront venir le pain blanc et le piccolo.

Mille bombardes, elle sera rien bath, la commune anarchotte, chez les campluchards: du boulochage à gogo, des chouettes frusques, un turbin doux comme une partie de rigolade. Puis des chemins de fer, des téléphones, toutes les mille commodités de l'existence.

Mais, nom de Dieu, pour dégotter le bonheur, faut agir à la force du poignet: c'est pas les jean-foutre de richards et de politiqueurs qui vont nous le servir sur un plat.

Il ne va pas non plus nous dégouliner du ciel, pas plus que les alouettes rôties dans notre bec.

Foutre pas! s'agit d'être à la coule et de pousser ferme à la roue de la Sociale. L'heure est venue de faire soi-même ses petites affaires.

Faut se grouiller en peinars, dire zut et merde aux richards et à la gouvernance; s'entendre à la bonne franquette avec nos frangins de la cambrouse, - et aussi avec les copains des villes, pour foutre un terme aux infectes canailleries qui nous tombent sur le poil.

Soupé de l'impôt, de l'hypothèque, des fermages, de la conscription ! à nous la terre et la liberté.

Fi du torche-cul électoral. Flûtte de tous les moyens mollasses, de toutes les foutaises qui font autant d'effet pour notre bonheur qu'un lavement foutu à la tour Eiffel.

Vive la libre entente, foutre! Vive la Commune anarchotte.

Henri BEAUJARDIN,
Le père Barbassou.
